

Le Courrier du Canada.

JOURNAL DES INTERETS CANADIENS.

JE CROIS, J'ESPÈRE ET J'AIME

THOMAS CHAPPAIS, Directeur-Propriétaire

LEGER BROUSSEAU, Editeur et administrateur,

FEUILLETON DU COURRIER DU CANADA

19 Janvier 1892.—No 3

Deux amours

(SUITE)

La jeune fille ne répondit d'abord que par un signe de tête; puis, ayant pris le temps de rallier sa voix et de rentrer ses pleurs : "Oui, j'ai fini, André," dit-elle. "Voyez vous-même si tout est bien rangé selon votre goût. Ici vos mouchoirs de batiste et vos chemises fines; au-dessous, vos chaussettes et vos gilets tricotés; dans cette petite caisse à part, votre boîte à compas et vos cartes marines; tout au fond de la malle, vos livres favoris.... Est-ce bien arrangé comme vous le désirez, dites? N'ai-je rien oublié, par hasard?"

—Rien absolument, mignonne.... Ma malle est dans un ordre parfait, et vous êtes une petite ménagère modèle.... Certes, il y a peu de mes camarades qui soient aussi heureux que moi. Voir toutes ces hardes, toutes ces paperasses rangées par de petites mains blanches comme les vôtres, c'est là un adoucissement à l'amertume du départ.... A présent que mon trousseau est complet, mon bureau établi, il ne me reste plus qu'à préparer mon arsenal."

Et le jeune homme, allant vers une table où ses armes étaient déposées, serra ses pistolets dans leur étui, examina la pointe de son poignard et le fit jouer dans sa gaine; puis se rapprocha des deux femmes, qui regardaient avec une sorte de terreur cet appareil meurtrier.

Il allait leur parler, en commençant par leur sourire. Mais Rose ne lui en laissa pas le temps. Elle leva vers lui ses yeux purs, avec un geste suppliant et un triste sourire.

"Il y a d'autres armes encore,.... qui pourraient vous protéger et que je voudrais vous voir.... porter avec vous, sur vous, mon cher André," dit-elle.

"Lesquelles, mignonne Rosette?"

—Vous les verrez.... Mais il faudrait venir les chercher avec moi, là-haut."

Et la jeune fille, se rapprochant d'une des fenêtres, montrait de sa main étendue, bien au delà des toits et des grands murs de la petite ville au sommet d'une colline bordant la grève et dominant les flots, la flèche aiguë d'une chapelle à demi cachée dans la verdure, dessinant sa croix d'or brillante sur l'azur foncé du ciel.

"Prier avec vous chérie? Vous accompagner là-bas, à Notre-Dame de la Grève? Mais de grand cœur, je vous assure.... Tout de suite, si vous le voulez, ma petite Rose. L'air est doux et le temps est beau."

—Allez-y; allez, enfants," dit Mme Kérel, en se levant pour embrasser au front Rose, toute réjouie. "J'ai beaucoup travaillé pour toi, André; je suis un peu lasse. Maintenant cette enfant va prier pour toi; rien ne te manquera plus."

Tous deux ils s'éloignèrent donc; d'abord gravement, posément, ainsi qu'il convient à un cousin respectueux et à une humble petite cousine, tant qu'ils n'eurent pas dépassé les dernières maisons du bourg. Ils atteignirent enfin les champs et s'engagèrent alors, la main dans la main, le printemps dans le cœur, le bonheur dans les yeux, dans les sentiers étroits, entre les haies fleuries. Leurs pas joyeux foulaient légèrement le gazon; leurs doigts erraient çà et là et cueillaient, presque sans le savoir, une branche, une fleur; leurs pensées s'unissaient, leurs cœurs battaient ensemble. C'est ainsi qu'ils montèrent gaiement la petite allée de verdure qui serpente sur la colline. La chapelle toute blanche en face d'eux, en haut, leur ouvrant sa porte grise, leur envoyait de loin le rayon de ses cierges, faisant tinter sa clochette, comme pour les appeler et les bénir. Ils allaient y entrer, lorsque Rose, tremblant au bras de son cousin, s'arrêta soudain tout émue.

"Regardez, André!" murmurait-elle "Cette femme.... cette pauvre femme!... Qu'a-t-elle?... Parlons-lui; elle me fait peur: elle ne nous voit pas approcher."

Devant eux, en effet, à quelques pas du seuil de la petite église, une jeune paysanne se tenait debout, immobile, pâle, silencieuse, comme égarée; les grandes barbes de son bonnet, les coins de son tablier, flottaient au vent de la tête; ses mains jointes, à demi pendantes sans force devant elle; ses regards fiévreux et sombres perçaient l'immensité de l'azur ou interrogeaient les vagues, allant, de la flamme des cierges, à la plaine infinie des flots.

C'étaient ces regards-là, surtout, qui avaient effrayé Rose, et il y avait bien de quoi peut-être.... Ils n'étaient pas seulement étranges, mornes, presque insensés; ils concentraient encore en dedans toute leur chaleur et leur vie; il semblaient ne plus voir à force d'avoir pleuré.... Ne rien voir en effet; ni le ciel ni la terre, ni la verdure du sentier ni les fleurs du gazon; pas même un petit enfant blond assis aux pieds de la malheureuse, dans l'herbe haute et drue dont il cherchait les graines folles, arrachant leurs brindilles légères qu'il secouait dans sa petite main.

Rose et André s'étaient arrêtés tout surpris, sans un mot, sans un souffle. Soudain, de ces yeux égarés de la pauvre femme, deux grosses larmes jaillirent. Elles coulèrent lentement sur ses joues pâles; elles allèrent tomber sur le front de l'enfant, qui jouait toujours. Et Rose se sentit alors le courage de parler.

"Qu'avez-vous?... Vous souffrez, vous avez de la peine?" s'écria-t-elle, en touchant légèrement l'épaule de la malheureuse et en lui prenant la main.

Elle la regardait de près attentivement, tout en parlant ainsi, et elle s'étonnait de voir combien il y avait de jeunesse et de fraîcheur encore sur ce doux et pâle visage; combien d'expression et d'éclat dans ces grands yeux bruns qui, par degrés, reprénaient la flamme et la vie, et peu à peu s'attachaient sur elle avec un regard attendri, suivi d'un sourire amer.

"Je n'ai rien.... je ne souffre pas.... Mais je me sens le cœur brisé, voilà tout, Made-moiselle," répondit, au bout d'un moment la pauvre jeune femme abaissant ses yeux vers la terre, et puis les voilant de sa main, sous les barbes de son bonnet.

"Pauvre femme!... Je l'ai bien vu, allez. Si vous saviez comme nous avons.... comme j'ai pitié de vous!... Si je pouvais vous consoler, diminuer votre peine!"

A ces mots, la paysanne ne répondit que par un balancement de tête empreint d'une expression de douleur inouïe. Tout secours humain lui était désormais inutile: tout langage humain étranger.

"Vous n'êtes pas de ce village: je ne vous ai jamais vue", poursuivit Rose, en insistant. "Non," un second geste aussi éloquent, aussi désespéré.

Et la jeune femme tenait toujours ses yeux fixés à terre.

La petite Rose pensa alors qu'elle regardait l'enfant, et qu'en parlant de lui on pourrait mieux la consoler.

"Il est à vous pourtant, ce mignon"? dit-elle. "Eh bien, il faut prendre courage; il faut vivre pour lui."

—Pour lui! s'écria soudain la malheureuse avec un tressaillement d'angoisse. "Mais qui donc vivra pour moi? Qui me rendras son père?" sanglota-t-elle avec une expression de douleur et de regret suprême, levant ses mains tremblantes et son visage mouillé de larmes.

"Vous êtes veuve?... Oh! que je vous plains!... Mais nous vous aiderons, pauvre femme."

(A suivre)

MGR FREPPEL ET LE COMTE DE MUN

Nous recevons communication de la lettre suivante adressée par M. le comte de Mun à M. l'abbé Pinier:

Paris, 26 décembre 1891

Cher monsieur l'abbé,

Ma courte réponse à votre télégramme de mardi dernier n'a pu vous porter que l'expression affaiblie de ma profonde émotion. Le coup terrible qui frappe la famille épiscopale de Mgr Freppel atteint au cœur tous les catholiques dont l'illustre évêque était l'intrépide et infatigable défenseur. Mais nul, j'ose le dire, ne le ressent plus que moi qui depuis dix ans, assis à ses côtés sur ce banc où si souvent, il est revenu de la tribune en triomphateur, était le témoin quotidien de sa vie publique.

Ce n'est pas en un jour qu'on mesure dans toute son étendue le vide qu'il laisse au milieu de nous: c'est peu à peu, lorsque surviendront encore toutes ces discussions, sans cesse renaissantes pour lesquelles on avait pris l'habitude de se reposer sur lui, le sachant toujours, prêt d'esprit et de corps, toujours dispos, toujours armé. Et je ne parle pas sou-

lement des questions religieuses: il était au courant de toutes les autres pas superficiellement, mais à fond. C'était un esprit universel, servi par une promptitude d'intelligence et une certitude de mémoire, vraiment extraordinaires: il savait presque tout, et il aspirait à tout savoir. Un jour, me rendant chez lui pour le consulter sur un amendement à loi scolaire, encore en discussion, je le trouvai environné d'ouvrages sur la fortification et la défense des places, et pendant deux heures il me tint sur ce sujet, discutant les systèmes des méthodes, avec la précision d'un mathématicien et l'ardeur patriotique d'un soldat.

Une autre fois, je lui demandais quel était l'objet actuel de ses études, en dehors de ses occupations ordinaires. Il me dit qu'il s'appliquait tout entier à la démonstration du postulat d'Euclide que c'était une honte pour la science de ne l'avoir pas encore établie. Nous l'avons entendu à la tribune et dans les conversations de couloirs, parler en maître de tous les sujets, également fort en droit ecclésiastique et en droit civil, en jurisprudence et en doctrine. Que de fois, dans ces discussions sur la politique coloniale, où il a employé tant de courage et de talent, avec un sentiment si vrai de la grandeur nationale, il nous a surpris par la connaissance parfaite de la géographie des contrées les plus lointaines, et sa mémoire imperturbable des noms les plus barbares de l'Océan indien ou de la mer de Chine! Et, quel sujet d'admiration, alors, quand nous songions que cet orateur parlementaire, prêt à tous les débats, avait dans son passé, vingt années d'enseignement littéraire et théologique qui eussent suffi à illustrer son nom, et ajoutait, dans le présent au fardeau de cette vie publique si remplie, la charge pesante d'un diocèse qu'il gouvernait sans un instant d'abandon et d'œuvres multiples qu'il soutenait par son énergique activité.

Ce n'était là, pourtant, qu'un côté qu'une face de ce grand caractère. Pour les catholiques, ce qui le distinguait avant tout, ce qui valait à Mgr Freppel la reconnaissance de tous ces prêtres de campagne que j'ai vus, si souvent, frémir d'admiration à son nom, c'était le dévouement sans bornes qu'on lui savait pour l'Eglise, et qu'on lui voyait prodiguer pour sa défense. Tandis que s'accomplissait contre elle l'œuvre néfaste de ces dix dernières années, il s'est tenu constamment sur la brèche, disputant chaque position pied à pied au prix d'une lutte acharnée et c'est sur cette brèche qu'il est mort!

▲ La fin des douloureuses séances des 11 et 12 décembre, comme je le voyais épuisé à demi-courbé, la souffrance, pressant la mort sur le visage, et s'apprêtant cependant à prendre la parole à une heure où il est évident que la Chambre épuisée ne voudrait pas l'entendre, je le pressais de s'arrêter cette fatigue et je n'oubliais jamais de quel ton, de quel accent ému par le sentiment du devoir accepté, il me répondait: "Il faut que je parle quand même. Je dois faire ce discours, je le dois pour l'Eglise et pour le clergé." Et à un autre, qui s'effrayait aussi, et lui parlait de sa santé, des conseils de son médecin, il disait le pied sur les marches de la tribune: Sans doute cela me fatiguera beaucoup mais il le faut; quand je devrais mourir dans les huit jours, il faut que je parle!" C'était le 12, il est mort le 25! Dans l'intervalle, le 17, je crois il était encore à son poste et surpris par la nouvelle d'une proposition sur la comptabilité des fabriques, qu'on allait joindre à la loi des finances, il trouva encore la force de parler. Cinq jours après, il n'était plus! Voilà sa dernière leçon, et c'est par là, plus encore que par son éloquence, par son savoir, par la puissance irrésistible de sa dialectique, par toutes les qualités de son esprit, qu'il est et qu'il restera grand. C'était vraiment un prêtre et un évêque: *Eccle sacerdos magnus!*

Mais encore sont-ce là des vertus que tout le monde lui connaissait: il en avait d'autres et de plus cachées. C'est aux petits et aux humbles, qu'il faudrait demander d'en livrer le secret: c'est dans ses œuvres intimes qu'il faut les chercher.

J'ai vu, le jour de sa mort, des hommes de service de la Chambre me parler de lui, les yeux pleins de larme, et, depuis, j'ai reçu des confidences que je ne dois pas trahir, mais dont je puis dire qu'elles sont le plus éloquent témoignage de sa bonté et de sa charité.

Je m'arrête: vous savez ces choses mieux que moi. Mon cœur cependant me pressait de les écrire pour rendre hommage au grand évêque que nous pleurons.

Puisse cette faible marque de mon ardente sympathie, adoucir un peu votre douleur, et celle de MM. les vicaires généraux et des autres ecclésiastiques attachés à l'évêché, auxquels je vous prie d'offrir l'expression de mes sentiments respectueux, en l'agréant vous-même, avec celle de mon entier dévouement.

A. DE MUN.

LES DERNIERS MOMENTS DE L'EVÊQUE D'ANGERS

La Semaine Religieuse du diocèse d'Angers, qui a paru encadrée de noir, publie ce récit officiel des derniers moments de Mgr Freppel:

Ce fut dans la nuit de lundi 22 décembre, que Mgr fut saisi par la crise qui devait l'emporter. Après son dernier discours à la Chambre, il était revenu à Angers, jeudi dernier, extrêmement fatigué. L'ordination, qui devait avoir lieu deux jours après, causait à son entourage de vives appréhensions. Mais à tous les conseils de la prudence, il opposait l'énergique volonté de remplir son devoir: "Quand je devrais me traîner sur les genoux, disais-il, j'irai à la cathédrale!" Toutefois il consentit à jantager en deux journées la nouvelle fatigue qu'il allait affronter. Le samedi eut lieu l'ordination des ordres mineurs; celle des ordres mineurs et la cérémonie de la tonsure furent renvoyées au lendemain. Hélas! il ne devait pas remplir cette seconde partie du programme. Toute la journée du dimanche, Monseigneur dut garder la chambre, montrant à tous, montrant la souffrance, un visage sans faiblesse. Le lundi il put encore faire quelques lettres, protestant qu'il n'était pas malade, et recevoir, comme d'ordinaire, ses chers commensaux.

Il était neuf heures quand il se coucha, le lundi au soir. Son fidèle domestique se tenait dans un cabinet voisin, lorsqu'il s'entendit appeler. C'était l'heure où, presque chaque soir, depuis quelque temps, des crises très pénibles de suffocations s'emparaient du malade. Monseigneur, oppressé de nouveau, était sur séant. Il hésitait pour se lever tout à fait et se rendre sur son fauteuil, quand il porta vivement la main à son front; "Oh! que j'ai mal!" cria-t-il. Au même moment, sa parole s'embarassa et il s'affaissa dans les bras de son domestique.

Aussitôt furent appelées en hâte toutes les personnes de l'évêché. Une congestion s'était déclarée et le mal faisait de rapides progrès. Soutenu dans un fauteuil et très agité, Monseigneur avait presque perdu l'usage de la parole; néanmoins il gardait sa connaissance. Pendant que l'on courait chercher un médecin, les commensaux en larmes, Mgr Pessard, Mgr Maricourt, M. Grimault, M. Thibault et M. Pinier, s'étaient mis en prières autour du malade et lui suggéraient de pieuses pensées. Mgr Pessard lui avait, tout d'abord, donné l'absolution en lui appliquant l'indulgence plénière *in articulo mortis*.

Bientôt arriva M. le docteur Thibault, Monseigneur fut replacé sur son lit et l'on employa, hélas! sans grand résultat, tous les moyens de le soulager. M. le curé de la cathédrale venait d'apporter les saintes huiles. On prévint le malade qu'il allait recevoir l'extrême onction, et il fit un signe pour qu'on lui mit au cou sa croix pectorale. Alors Mgr Pessard lui administra le sacre-

ment des mourants, et Monseigneur se recueillit visiblement pendant la cérémonie.

De temps à autre, la parole lui revenait un peu et il cherchait à se faire comprendre. Comme on lui demandait s'il reconnaissait les personnes qui l'entouraient, il fit signe que oui et il s'efforça de prononcer plusieurs noms. Il prononça aussi le nom de son confesseur, le R. P. Julien, gardien des capucins, qui était venu le confesser la veille.

Vers onze heures arriva M. le docteur Dezaumeau. Le mal empirait. Tout le côté droit du malade était paralysé; la respiration s'embarassait de plus en plus. Un moment la mort parut imminente. Alors furent récitées les prières des agonisants, le chapelet et diverses autres prières.

Après minuit, Mgr Chesneau, vicaire général, qu'on était allé prévenir, vint joindre ses prières à celles de la famille épiscopale. Vers deux heures du matin sous l'influence des bons soins que lui prodiguait une religieuse de l'Espérance, Monseigneur parut se ranimer. Il put même adresser à M. l'abbé Pinier, qui se tenait alors à son chevet, ces doux mots: "Adieu, adieu!" en lui pressant la main. A diverses reprises, aussi, et avec une grande énergie, il demanda de l'eau de Lourdes.

Ces alternatives de prostration et de retour à la vie devaient se renouveler toute la nuit. Le lendemain mardi, dans la matinée, Monseigneur reconnut encore le P. Julien, qui lui donna une dernière absolution. Mais le mal continuait impitoyablement son œuvre. M. le docteur Farge, qui vint alors près du malade, ne put que constater son état désespéré. On l'avait recommandé aux prières des fidèles, le matin, dans toutes les églises de la ville. La marche foudroyante de la maladie n'avait pas laissé le temps d'écrire dans tout le diocèse. A dix heures, le vénérable chapitre vint, en corps, assister de ses prières l'agonie du malade.

Vers midi, il fut visible que le dénouement approchait. Toute l'assistance s'agenouilla pour recommander à la bonté divine l'âme du grand évêque qui allait mourir. A midi quarante minutes se produisit la crise suprême *Proficiscere, anima Christiana*, dit une voix en prononçant les dernières paroles des agonisants. A ce moment le visage du malade s'injecta, une convulsion dernière le souleva, puis il s'affaissa doucement, en laissant échapper un cri qui fut comme le dernier écho de sa grande voix. Elle était éteinte pour toujours.

DES COMMÉRAGES

La politique des commérages, qui se produit volontiers sous la forme de "nouvelles à sensation" est aujourd'hui très en vogue. Elle s'attaque à tout. Tels journaux nous apprennent que l'épiscopat français s'occupe de désigner celui d'entre ses membres qui remplacera Mgr Freppel; tels autres nous renseignent sur les lettres confidentielles aussi qui leur viennent de Rome; d'autres encore nous racontent par le menu et toujours de la façon la plus sûre, tout ce que dit et écrit le nonce, soit qu'il s'adresse au Saint-Siège, soit qu'il se tourne vers nos évêques.

Voici dans ce dernier genre une note de l'Autorité qui depuis trois ou quatre jours occupe les journaux.

Nous croyons savoir qu'un certain nombre d'évêques français ont fait déjà ou vont faire parvenir au Vatican l'expression de leur surprise, au sujet des derniers avis de la nonciature, à la suite du débat engagé, devant les Chambres, sur la question religieuse.

Les évêques estiment que les informations parvenues au Saint-Siège, ces temps derniers, sont incomplètes.

Nous sommes sûrs de notre information et nous y reviendrons, s'il y a lieu. Comme s'y attendait l'Autorité, cette note produit "un grand émoi." Divers journaux ont affirmé qu'elle disait trop d'autres qu'elle ne disait pas assez. Le

Monde y a dénoncé une "pure fiction" et mis l'autorité au "défi" de faire ses preuves. Celle-ci a maintenu sa note et, pour la fortifier, a non pas fourni des preuves, mais chargé tous les nonces que nous avons eus depuis une douzaine d'années "sans exception, a-t-il spécifié, le nonce actuel."

Une première observation s'impose au sujet de la note tapageuse de l'Autorité. Que faut-il entendre par un certain nombre d'évêques? Un certain nombre, est-ce deux? Est-ce dix? Est-ce vingt? Ces preuves, l'Autorité en aurait qu'elle ne pourrait guère les donner; mais un chiffre, pourquoi ne le donnerait-elle pas?

Le probable, sinon le certain, c'est que des évêques, sans parler comme le prétend l'Autorité, ont dû signaler directement au Saint-Siège la gravité de notre situation religieuse et exprimer à ce sujet leur sentiment personnel. Mais cela s'est toujours fait et il n'y a pas lieu d'y voir une campagne contre le nonce.

Cette même feuille cherche dans un article du *Gaulois* sur le dernier voyage de Mgr Freppel à Rome la justification de sa note. Voici l'emprunt qu'elle fait à cet article:

Dans une audience au Vatican, le Pape Léon XIII fit lire à l'évêque d'Angers une lettre au sujet de laquelle il lui demanda son opinion très franche. Cette lettre, qui devait être adressée aux évêques de France, leur donnait le conseil d'adhérer formellement à la République.

—Très Saint-Père, répartit Mgr Freppel, vous voulez bien me permettre de vous répondre nettement. Eh bien! si cette lettre est envoyée, il se produira un schisme en France. Votre Sainteté fera ce qu'elle voudra; mais c'est ma conviction absolue, et voici sur qu'elle raison elle est basée....

Et le député du Finistère développa longuement ses arguments devant le Pape attentif.

—Cela mérite attention, dit Léon XIII lorsque Mgr Freppel eut cessé de parler. Vous ne partez pas encore de Rome. Attendez quelques jours, je vous prie de revenir me voir.

L'évêque d'Angers rentra à son hôtel. Dès le lendemain, il était mandé au Vatican, où il s'empressa de se rendre. Le Saint-Père lui montra la lettre et la déchira en lui disant:

—J'ai beaucoup réfléchi. Vous avez raison. Cette lettre ne sera pas expédiée.

Mgr Freppel rentra en France quelques jours après.

D'Autorité dit que cette histoire est loin d'être complètement inexacte ce qui signifie qu'elle est loin d'être complètement exacte. En effet il y a beaucoup à reprendre sur le ton et sur le fond. L'Autorité elle-même veut bien déclarer que le mot *schisme* est de ceux qui sont de trop. L'Autorité ajoute que l'évêque d'Angers fit ce voyage au nom de la droite. Il faudrait dire au nom d'une partie de la droite, laquelle partie ne dépassait guère le tiers de tout le groupe. On le verra bien si le *Gaulois* et l'Autorité donnent les noms des signataires.

Comme il n'est pas indispensable de faire d'ès aujourd'hui d'autres recherches, nous nous bornons à celles-ci.

AUX ABONNES RETARDAIRE

Nous sommes décidés à suivre l'exemple de plusieurs de nos confrères, et à prendre des mesures de rigueur contre les abonnés qui ne soldent pas leurs arrérages.

D'ici à quelques jours nous allons mettre tous les comptes pour arrérages d'abonnement au *Courrier du Canada* et au *Journal des Campagnes* entre les mains de nos avocats.

Personne ne pourra se plaindre d'avoir été pris par surprise, et s'il y a des frais d'encours ce sera la faute de ceux qui n'auront pas voulu être raisonnables.

